



L'Héritage de Gabriel Fauré

LA mort d'un artiste célèbre n'afflige, le plus souvent, que ses contemporains immédiats. Parvenu aux limites extrêmes de la vieillesse, Fauré n'avait plus guère de contemporains. Chargé d'années, comblé de gloire, il ne pouvait échapper, quoi qu'on fit, à cette espèce d'isolement qui est la rançon douloureuse de la longévité. D'où vient que sa perte a été ressentie avec tant de force ? Pourquoi les plus jeunes et les meilleurs d'entre nous le pleurent-ils comme on pleure le plus cher des amis, le meilleur des camarades de combat ? C'est d'abord que sa Muse, par un privilège extraordinaire, échappa toujours aux outrages du Temps. Trois générations l'ont connue, deux générations l'ont aimée comme Maynard aima sa *Belle Vieille* :

Sous des cheveux châtain et sous des cheveux gris,

et l'hiver de sa vie fut vraiment un second printemps.

C'est ensuite que ce second printemps a fait éclore des fleurs si conformes au désir de simplicité nue qui s'est éveillé en nous,

que nous souffrons de nous sentir privés, au passage dangereux où nous sommes, de l'encouragement et de l'appui que nous donnait sans cesse l'exemple de Fauré.

N'en déplaise aux entrepreneurs d'oraisons funèbres qui ramassent des pierres autour de la tombe de Fauré pour les jeter dans notre jardin, je ne fais pas ici de paradoxe. Je sais bien qu'il n'y a point de commune mesure entre les outrances qui éclatent dans quelques-uns des essais les plus notoires de notre jeune école et la sérénité limpide de l'*Horizon chimérique* ou du *Trio*. Je sais bien que l'on peut opposer la délicatesse faurénne à la crudité, voire à la vulgarité que plusieurs d'entre nous cultivent avec succès. On sait de reste qu'en ce genre de culture, les résultats passent généralement toutes les espérances ; mais une loi mène le monde et régit naturellement les fluctuations de l'esthétique, qui emprunte sa puissance à la passion du changement. Elle nous fait désirer naturellement ce qui nous manque et mépriser seulement ce que nous possédons. Pourquoi ne pas avouer que nous sommes fatigués de la violence ? Voyez avec quelle ardeur candide les plus jeunes de nos jeunes s'excitent à la découverte de l'harmonie consonnante ! Que découvrir, aussi bien, après les agrégats de douze sons ? Prématurément blasés sur les voluptés du timbre et de l'harmonie, nos jeunes gens, plus assidus aux séances des ballets russes qu'aux leçons de Gédalge, ont fréquenté, dans la première fleur de leur âge, les sirènes debussystes, puis les ménades de Stravinsky. Initiés prématurément aux mystères d'Atys, ils ont " mangé du tambour et bu de la trompette ". Ils en ont assez. On voudrait les comparer à ces courtisanes dont le plus cher désir est d'aller vivre aux champs, y mener la vie simple " aux travaux ennuyeux et faciles ", se coucher de bonne heure, manger les fruits de leur verger et les volailles de leur basse-cour. Quand les courtisanes prennent tout de bon ce parti, elles connais-

sent que les travaux des champs sont parfois plus ennuyeux qu'on ne pense et toujours moins faciles qu'on ne dit.

Notre jeune école en est exactement à ce point. Erik Satie d'abord, Igor Stravinsky ensuite l'ont exhortée à faire la retraite. Dangereux prédicateurs : celui-ci vraiment inimitable dans sa mobilité merveilleuse. Il n'est pas un grand musicien russe : il est un génie européen. Ayant une fois escorté jusqu'à Naples cet impatient pèlerin, nous l'avons vu s'échapper, nous laissant entre les mains, après force pirouettes, la défroque illusoire de *Pulcinella*. Nous ne l'apprivoiserons jamais, et davantage nous n'apprivoiserons pas Erik Satie, précurseur éternel, qui doit à l'exercice quotidien de l'ingratitude le secret d'une jeunesse durable. Professeur d'imprudences de Debussy, de Ravel, du Stravinsky de *Mavra*, d'Auric et de Poulenc, Satie vaut plus par son attitude que par son œuvre. Il n'en a pas moins joué, à vingt ans d'intervalle, un rôle de la première importance. Au regard de tant de faste et d'énergique langueur, la modestie de son art, sa pauvreté devaient séduire. Tel est le sens de *Parade*.

Une fois descendus du wagon-salon de Stravinsky et de la roulotte de *Parade*, on est prêt à se dire revenu de tout, parce qu'on a été dans beaucoup d'endroits. On rentre en soi-même en rentrant chez soi, et l'on s'y trouve d'abord comme dépaysé. On cherche à renouer avec les anciens amis de sa famille, oubliés depuis si longtemps. On s'enquiert d'une tradition ; on s'en fabrique une au besoin. Pour puérile qu'elle paraisse, une telle recherche est méritoire, et bien faite pour rassurer. Y a-t-il tant d'artifice qu'on le dit quelquefois dans le culte, nouvellement restauré, de Charles Gounod ? Nous ne le pensons pas. Gounod est le père véritable des musiciens français de la génération de 1870. De lui sont issus Chabrier et Fauré. Debussy et Ravel lui doivent autant de bienfaits que nous en devons nous-mêmes à Chabrier, à Fauré, à

Debussy et à Ravel. Dans sa diversité, l'art de ces musiciens procède d'une tendance sensualiste qui est spécifiquement française, et Fauré incarne cette tendance en perfection. Sollicité par Franck et par Wagner, il a su résister à la mode. Ceux qui cédèrent sont aujourd'hui démodés. Gounod, qui fait un peu figure — dans *Philémon* notamment — de Borodine français, nous a réappris le pur plaisir de l'oreille. Fauré nous a réappris de surcroît tout ce que la pudeur peut ajouter à ce plaisir.

Or les voyages, qui déforment parfois la jeunesse, nous ont fait perdre les fruits de ce doux enseignement. En nous détournant de la recherche de la sensation pour la sensation, l'anti-debussysme a pensé nous ramener à cette chasteté sentimentale qui est le plus sûr indice, en France, de l'affaiblissement du goût.

C'est ici que l'exemple de Fauré peut nous tirer d'affaire : la simplicité nue que nous cherchons, il a su la trouver (dans ses derniers ouvrages en particulier, qui resteront au nombre des plus beaux), sans verser dans la sécheresse, sans observer une austère rigueur incompatible avec son génie.

Las de l'outrance, de l'arbitraire, de la fausse note et de la faute d'orthographe, avons-nous assez de force pour nous exprimer sans chercher la singularité ? assez de fraîcheur, assez de délicatesse pour recueillir une part de l'héritage de Fauré ? assez d'ardeur au plaisir, assez d'amour pour renouer à notre tour le fil précieux d'une tradition que les ciseaux de la Parque viennent de trancher une fois encore ?

ROLAND-MANUEL.

